

Recherches de géographie humaine en Afrique tropicale (Analyse de six ouvrages)

Suzanne Daveau

Université de Lisbonne

Article paru initialement en 1970 (n° 1)

L'École géographique française a produit, de 1963 à 1968, six thèses fondamentales de Géographie africaine qui restent dans la ligne de son orientation spécifique originelle (elles sont toutes, avec des nuances, traitées dans une optique régionale), tout en confirmant l'élargissement du champ d'étude des géographes français amorcé par Charles Robequain (*Le Thanh Hoa, étude géographique d'une province annamite*, 1929)¹. Ces thèses prennent place au milieu d'un ensemble imposant de travaux consacrés à l'étude des pays tropicaux et principalement, pour des raisons de commodité pratique évidentes, de ceux qui ont relevé politiquement de la France et de la Belgique. Elles constituent un apport considérable à la compréhension du vaste domaine géographique formé par l'Afrique tropicale des grandes plaines du versant atlantique. Trois d'entre elles sont consacrées à des pays sous-sahariens à longue saison sèche s'étalant sur sept à dix mois, les trois autres à des régions de l'Afrique centrale soumises à des climats équatoriaux ou subéquatoriaux où les pluies abondantes s'étalent sur huit à douze mois. Certaines des régions étudiées sont en position littorale,

d'autres à des centaines de kilomètres à l'intérieur des terres; les unes sont bien peuplées et leurs paysages naturels ont été profondément transformés par de denses paysanneries enracinées, d'autres, presque vides, ne portent qu'une humanité instable, mal fixée; certaines sont animées par des genres de vie traditionnels fort peu modifiés par l'impact de la colonisation, d'autres ont su intégrer des formes modernes d'agriculture commerciale sans subir pour cela de bouleversements trop profonds. D'autres enfin sont en pleine crise et leur futur proche apparaît angoissant et menacé.

Voici la liste de ces six ouvrages, par ordre chronologique de parution :

Henri Nicolaï, *Le Kwilu, étude géographique d'une région congolaise*, CEMUBAC, n° 69, Bruxelles, 1963, 472 p., 94 fig., cartes h.t., 102 p., bibliographie, index des matières et des noms propres.

Jean Cabot, *Le Bassin du Moyen-Logone*, ORSTOM, Mémoire n° 8, Paris, 1965, 327 p., 46 fig., 17 cartes, 1 carte h.t., 20 pl. phot., bibliographie.

Gilles Sautter, *De l'Atlantique au fleuve Congo, une géographie du sous-peuplement, République du Congo, République*

¹ La thèse du géographe belge H. Nicolaï a été soutenue à Bordeaux comme thèse d'État française.

gabonaise, EPHE, VI^e section, Le Monde d'outre-mer passé et présent, 1^{re} série, étude n° 25, Mouton, Paris, 1966, 2 t., 1102 p., 54 fig., 5 cartes h.t., 105 phot., bibliographie, index des matières et des noms propres.

Paul Péliissier, *Les Paysans du Sénégal. Les civilisations agraires du Cayor à la Casamance*, Imprimerie Fabrègue, Saint-Yrieix (Haute-Vienne), 1966, 939 p., 7 fig., 65 pl. phot., bibliographie.

Jean Gallais, *Le Delta intérieur du Niger, étude de géographie régionale*, IFAN, Mémoire na 79, Dakar, 1967, 2 t., 621 p., 50 fig., 6 cartes h.t., 40 phot., bibliographie, index des termes vernaculaires.

Pierre Vennetier, *Pointe-Noire et la façade maritime du Congo-Brazzaville*, ORSTOM, Mémoire 110 26, Paris, 1968, 458 p., 128 fig., 1 carte h.t., 60 phot., bibliographie, index des noms géographiques.

CONCLUSIONS SCIENTIFIQUES ET HYPOTHESES DE TRAVAIL

La lecture soigneuse de ces thèses permet de mesurer quels progrès ont été réalisés dans la connaissance de l'Afrique noire au cours des dernières décennies. Il n'est pour s'en convaincre que de relire l'excellente synthèse d'Henri Labouret², présentant le point des connaissances sur les paysanneries africaines à la veille de la Seconde Guerre mondiale. En dépit d'une moisson d'études et d'observations déjà imposante, l'extrême diversité humaine de ce vaste domaine se dégageait encore mal. L'accent était surtout mis sur le fond commun d'un type de société supposé unique et les exemples locaux extraits des coutumes de peuples fort différents et fort éloignés dans l'espace, voisinaient dans le texte en concourant indifféremment à une même description ou

démonstration. Cette tendance uniformisatrice affleure encore, nous l'avons vu, dans la thèse de Jean Cabot (1965). Dès cette époque pourtant, un géographe³ avait senti la riche diversité du monde noir mais sans posséder encore les connaissances précises et abondantes indispensables pour la décrire. Il concluait ainsi son article : « Dans cette étude, on a surtout indiqué ou cherché à indiquer les traits communs à tout un domaine, en laissant au second plan les aspects régionaux. Mais c'est seulement par rapport aux régions tempérées aménagées à notre mode que peut apparaître une sorte d'unité dans le monde noir, par ailleurs infiniment riche en éléments géographiques complexes ».

La quasi-totalité des études modernes montrent que l'Afrique tropicale ou, dans le cas présent, la seule Afrique tropicale de basse altitude du versant atlantique, est un monde extrêmement divers et complexe où aucun schéma simpliste ne peut s'appliquer, même à l'échelle locale. Mais, de cette riche information, de ces études localisées et approfondies⁴, attachées à l'étude de la réalité concrète et nullement à la démonstration de quelque postulat ou à la vérification de quelque « modèle », des thèmes généraux se dégagent, qui permettent de mettre un peu d'ordre dans une apparente confusion.

Certes, il faut accueillir avec prudence les notions générales qui paraissent se dégager de la lecture de ces thèses. Mêmes complétées par

³ J. Blache, « La Campagne en pays noir. Essai sur les caractères du paysage rural en Afrique occidentale », *Revue de Géographie alpine*, 1940, p. 348-388

⁴ Auxquelles il faudrait ajouter l'apport d'innombrables articles et ouvrages dus tant aux auteurs qu'à bien d'autres géographes et sociologues de diverses nationalités et en particulier les travaux du précurseur que fut Jacques Richard-Molard (*Problèmes humains en Afrique occidentale*. Présence africaine, Paris, 1958, 467 p.)

² H. Labouret, *Paysans d'Afrique occidentale*, Paris, 1951, 307 p.

d'autres travaux concernant des groupes plus restreints, elles ne couvrent encore qu'une faible étendue du domaine concerné, qu'une faible proportion des populations qui y vivent. Les nouvelles hypothèses de travail qui apparaissent devront être précisées et corrigées par de futures études.

Deux types de société rurales

Un contraste fondamental semble se dégager entre deux grands types de sociétés humaines traditionnelles qui, en toute première approximation, paraissent implantés l'un essentiellement dans les savanes sahéliennes et soudaniennes au nord de l'Équateur (avec quelques « annexes » pénétrant dans les régions forestières les plus proches), l'autre dans les grands massifs forestiers équatoriaux et dans les régions de savane qui leur font suite au sud.

Le « faciès soudanais » est caractérisé par l'existence de véritables sociétés paysannes où, en dépit de la participation souvent très active des femmes, ce sont les hommes qui portent fondamentalement la charge des activités agricoles, la responsabilité de la nourriture de la famille leur incombant pour une très large part. Au contraire, dans le bassin du Congo (comme d'ailleurs dans les forêts de Côte-d'Ivoire par exemple), les cultures vivrières sont tâche féminine, l'homme n'intervenant que pour les gros travaux du défrichement mais ne se considérant nullement comme cultivateur. Il place son orgueil dans l'accomplissement d'autres activités beaucoup plus nobles à ses yeux, parmi lesquelles la chasse, qui tient toujours une place de choix, même quand elle n'a plus dans la situation actuelle qu'une valeur de symbole. Cette division différente du travail selon les sexes apparaît comme un aspect extrêmement résistant des structures traditionnelles et comme un de ceux qui influent le plus directement sur le mode d'évolution actuel des sociétés. L'homme des groupes forestiers, qui dispose de beaucoup de temps libre, paraît plus facilement adaptable à des formes de vie nouvelles et étrangères. Tantôt il

accepte de s'intéresser à la culture, non pas vivrière, mais commerciale et crée de petites « plantations » résolument tournées vers la vente où il emploie volontiers des salariés pour faire le gros du travail -, tantôt il se transforme en manœuvre sur les chantiers de travaux publics, d'exploitation forestière, etc. S'il part à la ville, P. Vennetier montre, après G. Lasserre⁵, comment, pendant la durée d'une génération, l'adaptation lui est facilitée et la survie assurée par l'habitude que garde sa femme de produire les aliments nécessaires à la famille en créant de petits champs de culture vivrière périurbaine.

Ainsi, dans ces sociétés rurales forestières, seules les femmes méritent vraiment le titre de paysannes, alors que les décisions importantes engageant l'avenir de la famille, relèvent de l'homme. Il en résulte à la fois une grande facilité d'adaptation et de changement et une redoutable fragilité. « Les sociétés centrafricaines, qui n'opposent pas aux innovations la barrière d'une mentalité paysanne, accueillent plus volontiers que d'autres les changements en cours » (G. Sautter). À l'opposé, les vraies sociétés paysannes d'Afrique sahélienne et soudanienne paraissent douées d'une très grande force de résistance aux processus de désagrégation mais, en corollaire, d'une capacité d'adaptation beaucoup plus réduite aux formules économiques modernes. La plupart sont certes capables d'intégrer dans leurs systèmes des cultures commerciales (arachide au Sénégal, coton au Tchad par exemple), capables d'adopter la coutume d'émigrer pendant la saison sèche ou durant quelques années vers les villes ou les régions de plantations, à la recherche de numéraire. Elles conservent cependant beaucoup mieux la cohésion de leur structure traditionnelle et leur expansion se fait encore très volontiers par la création de fronts

⁵ G. Lasserre, *Libreville, la ville et sa région (Gabon AEF). Étude de Géographie humaine*. Cahiers de la Fondation nationale des sciences politiques n° 98, Paris, 1958, 347 p., 33 fig., 16 pl. phot.

pionniers de défrichement où s'organisent de nouveaux villages peuplés de courageux paysans façonnant leurs terroirs aux dépens de la brousse.

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher l'origine de ces différences. Si l'un des types apparaît à première vue forestier et l'autre de savane, les exemples étudiés eux-mêmes montrent que le problème est moins simple. Les Manding de Moyenne-Casamance, un des peuples les plus typiquement « savaniques » de l'Afrique de l'Ouest, dédaignent l'agriculture vivrière, assurée par leurs femmes. P. Péliissier est tenté d'expliquer cette situation par leurs traditions de guerriers et de commerçants. Le thème de recherches retenu récemment par l'ORSTOM sur les « contacts forêt-savane » apportera peut-être quelque lumière à cet égard. Il paraît intéressant de rechercher dans quelle mesure cette grande opposition entre les vrais paysans du Nord et les groupes ruraux moins enracinés du Sud, coïncide avec les autres traits contrastés qui marquent la Géographie humaine de cette partie de l'Afrique tropicale.

Inégalité des densités humaines

Un thème auquel les géographes africanistes ont prêté une grande attention est celui de la répartition des densités humaines. Sous l'impulsion de P. Gourou, ils en ont souvent recherché systématiquement les causes possibles, élevant cette étude à la hauteur d'une véritable méthode d'approche des problèmes de Géographie humaine tropicale. Le bilan de ces enquêtes montre l'extrême complexité de l'explication de la répartition des hommes dans les savanes et forêts africaines.

Une chose apparaît certaine : les hautes densités rurales traditionnelles correspondent à des sociétés paysannes bien enracinées, que leur structure politique n'ait guère dépassé l'échelle du village ou qu'elle se soit élevée au niveau du royaume ou de l'empire. Elles sont liées à l'élaboration de véritables terroirs, stables, où l'étendue effectivement mise en culture chaque

année représente une proportion notable des paysages et où les techniques agricoles, même lorsqu'elles sont très simples et semblent peu perfectionnées, sont suffisantes pour ne pas entraîner une trop grave usure des sols. Ces noyaux de fort peuplement paysan se dégradent peu à peu vers leurs bordures qui peuvent être des fronts pionniers, des marges d'ancienne insécurité ou des franges d'assimilation par d'autres sociétés plus dynamiques.

Un autre type de hautes densités rurales, d'origine beaucoup plus récente, est réalisé dans les régions entrées dans un système d'agriculture commerciale engendrant d'actifs circuits monétaires, régions dont la population s'accroît en partie par afflux d'immigrants, en partie par développement sur place : c'est le cas par exemple du « bassin de l'arachide » au Sénégal qui s'est superposé à d'anciens noyaux de fortes densités paysannes; du Woleu Ntem au Gabon où l'exemple de l'expansion économique due à la culture du cacao dans les régions frontalières du Cameroun a été mis à profit par un groupe Fang dynamique qui, soumis vers 1930 par l'Administration à un regroupement systématique, réalisait localement une densité relativement forte; du Kwilu où une véritable organisation régionale est en voie de se réaliser autour de la ville de Kikwit, basée sur l'exploitation de palmeraies en grande partie spontanée et correspondant, une fois de plus, à une étendue déjà relativement bien peuplée. Aucun de ces exemples n'est cependant aussi typique que celui des grandes régions de plantations qui frangent au nord le golfe de Guinée.

En contraste avec ces régions de densité rurale relativement forte, et avec les noyaux de fixation urbaine qui tendent depuis quelques décennies à vider les campagnes, s'étendent d'immenses espaces médiocrement ou très mal peuplés, l'état de « sous-peuplement rural » thème des recherches de G. Sautter étant caractérisé par le fait qu'« une large portion de la surface » est « non pas mal, mais entièrement inutilisée, sous quelque forme que ce soit ». En

situation traditionnelle, les petits groupes se dispersent comme au hasard, ouvrant çà et là des clairières isolées, tantôt stables et souvent accrochées à des sites de refuge, tantôt temporaires, étapes précaires au cours d'un lent déplacement sans fin. Avec l'ouverture des voies de communication, ces populations mal fixées ont été presque toutes regroupées au long des pistes ou des rivières navigables et la carte par points de la population rurale au Gabon et au Congo réalisée par G. Sautter est particulièrement expressive à cet égard.

L'origine de ces grands contrastes de peuplement reste toutefois obscure et la discussion que G. Sautter lui consacre à la fin de son ouvrage en est une preuve. Faut-il incriminer des taux de fécondité différents, des famines ou des épidémies, le jeu de migrations des régions et accumulant ailleurs les hommes ? Quelle place faire aux conditions naturelles, aux techniques traditionnelles de production et d'organisation de l'espace, aux conséquences des formes successives prises par la traite esclaves puis la colonisation européenne ? L'auteur pense, à tort, que la forêt congolaise a reçu peu d'apports humains, a arrêté ou dévié une partie des groupes qui se présentaient sur ses limites, la forêt en s'ouvrant « aux groupes en migration que pour rendre leur survie aléatoire, peut-être même les détruire à mesure ». « Quant à savoir pourquoi le continent tout entier se trouve partagé par une bande méridienne si peu occupée... la question reste entière ».

L'ethnie, principe d'articulation de l'espace ?

Un autre thème fécond de méditation qui ressort de la lecture de ces six ouvrages est celui de la signification et du rôle géographique des personnalités ethniques. Leur importance est, nous l'avons vu, considérée comme très secondaire par J. Cabot et H. Nicolaï. Le problème se pose un peu dans le cadre étudié par P. Vennetier, presque entièrement occupé par les seuls Vili. Au contraire, les

comportements ethniques apparaissent comme des faits géographiques de première importance dans les livres de P. Pélissier et de J. Gallais. Le problème est longuement discuté par G. Sautter en ce qui concerne l'Afrique centrale, comme il l'avait déjà été par J. Gallais à propos du Mali⁶. Dans un cas comme dans l'autre, une nette corrélation paraît s'établir entre « les noyaux de densité relativement élevée » et les « ethnies numériquement importantes, groupées en aires compactes ou peu disloquées ». Bien des exceptions existent cependant, concernant en particulier les petits groupes considérés comme « refoulés » qui réalisent parfois des taches peu étendues de fortes densités. La personnalité ethnique, dont le fondement est essentiellement social et culturel, est certes inégalement marquée et surtout inégalement stable; des tribus disparaissent, tels les Bainouk de Casamance, aujourd'hui complètement mandinguisés, tandis que d'autres groupes sont conquérants et assimilateurs : les Ouolof, par exemple, dans la plus grande partie du Sénégal.

Ce sont dans l'ensemble les sociétés à organisation politique solide, à structure sociale complexe et hiérarchisée, pourvus du sens de l'Histoire et fières de leur grandeur passée, qui sont conquérantes dans le monde africain d'aujourd'hui. Les groupes anarchiques ou à structures égalitaires et individualistes se laissent aisément assimiler par ces sociétés prestigieuses et oublient volontiers des rites et des techniques souvent riches mais qui ne sont plus à leurs yeux que les symboles d'une tradition qu'ils cherchent à oublier pour mieux s'intégrer au groupe admiré. La voie s'ouvre-t-elle ainsi à une certaine simplification de la carte ethnique africaine en même temps qu'à l'expansion des grandes religions universelles, aux dépens de la riche variété mais aussi de l'impuissance d'une société traditionnelle morcelée parfois jusqu'à l'atomisation ? L'amorce d'évolution qu'on croit déceler en ce sens est encore bien peu avancée et la

⁶ J. Gallais, « Signification du groupe ethnique du Mali », *L'Homme*, 1962, p. 106-129.

conscience ethnique reste très vive même chez les habitants des villes : ne se regroupent-ils pas volontiers en quartiers ethniquement homogènes et les conflits les plus graves dont souffre l'Afrique actuelle ne se moulent-ils pas toujours dans ces cadres encore très vivants que la montée progressive du sens national mettra sûrement très longtemps à effacer ?

Les bouleversements liés à la colonisation

L'Afrique est certes en pleine transformation. Chacun des auteurs l'a senti et rendu à sa façon et, avec eux, on peut chercher à faire le bilan de l'évolution, en général rapide mais fort inégale, qui secoue les régions étudiées. L'impact européen a pris des formes très différentes dans le temps et dans l'espace. Les groupes humains qui y ont été soumis ont répondu de façons fort diverses. Quoi d'étonnant s'il en résulte une situation d'une complexité inouïe, en plein devenir et où il est extrêmement difficile de faire des prévisions à court ou à long terme ? Des régions pénétrées depuis très longtemps par l'influence européenne gardent solidement leurs structures traditionnelles tandis que d'autres sont bouleversées par des options récentes : ce n'est par exemple qu'en 1922 que la création du port de Pointe-Noire fut vraiment décidée, qu'en 1932 que le chemin de fer du Congo-Océan commença à fonctionner et cependant la ville est déjà devenue « une agglomération écrasant de ses dimensions un arrière-pays bien moins peuplé qu'elle ».

Le degré de transformation n'est que très relativement fonction de la distance et des facilités de communication. N'est-il pas paradoxal de voir la vieille région rizicole de Basse-Casamance, établie en bordure même de l'Atlantique, sillonnée de rivières navigables, bien pourvue en routes et en pistes et dépendant d'un Etat qui importe chaque année 150000 t de riz, se figer en un conservatisme sans avenir et chercher son intégration à l'économie moderne dans une culture désordonnée de l'arachide sur

ses terres sèches, alors que les lointaines plaines du Moyen-Logone se sont mises sans peine à la culture du riz, pourtant non traditionnel dans la région, mais rapidement adopté dans la nourriture courante et facilement commercialisé ? N'est-il pas non moins étonnant de voir le delta central nigérien complètement délaissé par toute forme d'exploitation coloniale ou de tentative de mise en valeur (les efforts européens s'étant concentrés sur le delta mort (Office du Niger) et la plaine alluviale à l'amont du delta), alors que ses conditions naturelles et humaines comme sa position géographique n'étaient certes pas pires que celles des bas-pays du Tchad ou de maintes parties de la cuvette congolaise à l'exploitation desquels de grandes compagnies se sont longuement acharnées avec des résultats fort inégaux. Le Woleu Ntem, une des parties les plus peuplées et les plus prospères du Gabon, est situé loin de la côte et enclavé entre des frontières étrangères; le front pionnier de la secte mouride, certes animé par des considérations autres qu'économiques, s'attaque au Sénégal oriental à une région ingrate par ses sols pauvres, sa longue saison sèche, ses nappes profondes, son éloignement de la côte, au lieu de s'avancer vers les terres situées entre Saloum et Gambie, mieux placées et mieux douées et pourtant encore fort peu peuplées.

CONCLUSION

Les paradoxes apparaissent nombreux et puissants. Il serait vain de rechercher une logique simple permettant d'ordonner les gens et les choses, plus vain encore semble-t-il de croire découvrir des voies faciles d'évolution et de progrès. La masse de documents et de réflexions que représentent ces thèses et les autres études dont elles sont l'aboutissement et le symbole, permet d'entrevoir de nouvelles voies de recherche. Elles montrent la riche diversité d'une terre qui n'apparaît monotone qu'au premier abord, alors qu'une longue fréquentation a conduit les auteurs à s'éprendre de la richesse humaine qu'ils ont peu à peu pénétrée et même de la beauté nuancée de

paysages qui écrasent souvent l'étranger fraîchement débarqué sous le poids de leur farouche monotonie et de leur austère grandeur.

Nous avons remarqué dès l'abord que les six géographes auteurs de ces thèses avaient refusé d'enfermer leur analyse dans le concept à la mode de sous-développement. En effet, cette notion, mise au point par des économistes, cadre mal avec l'infinie complexité de la réalité géographique. Si l'on s'arrête à une définition précise parmi les nombreuses qui ont été proposées, par exemple celle qu'adopte Y. Lacoste (*Annales de Géographie*, 1967) : « Une distorsion interne provoquée par l'insuffisance de la croissance des ressources dont dispose effectivement la masse de la population par rapport à une croissance démographique qui tend à s'accélérer », il n'est que trop facile de montrer qu'elle ne s'adapte pas à toutes les situations. Si, au contraire, on nuance en reconnaissant une grande variété de types de régions sous-développées, on vide le concept de la plus grande partie de son sens et de son efficacité.

Est-ce à dire que les géographes africanistes se complaisent à pratiquer l'art pour l'art et défendent l'existence d'une Géographie pure et académique face à une géographie appliquée seule utile ? En aucune façon. Il serait plus juste de dire qu'ils refusent le dilemme et qu'ils sont convaincus que seule la bonne Géographie est applicable tandis que toute description géographique de qualité est utile.

Chacun d'eux exprime nettement dans sa conclusion le désir et l'espoir de voir son travail servir au développement et au mieux-être des pays où ils ont travaillé. P. Péliissier, par exemple, l'exprime nettement : « L'analyse des civilisations agraires du Sénégal, à laquelle nous venons de procéder, trouve en elle-même, croyons-nous, sa finalité. Mais on peut aussi en tirer des leçons susceptibles d'éclairer l'action des responsables de la politique de développement dans laquelle s'est engagée la nation sénégalaise. Toute recherche

désintéressée peut d'autant mieux déboucher sur des applications que le premier facteur du développement réside à nos yeux dans l'analyse des facteurs spécifiques d'inertie qui entravent le progrès des paysans d'Afrique noire, dans la découverte et la mobilisation des potentialités trop souvent méconnues, voire méprisées, que recèlent leurs vieilles civilisations. À ce titre, au Sénégal plus que nulle par ailleurs, la recherche fondamentale est indissociable de la recherche appliquée; elle en représente nécessairement la démarche initiale ».

Le court laps de temps qui s'est écoulé depuis la publication de leurs travaux permet déjà de voir à quel point ils sont appréciés par les responsables techniques et politiques des régions étudiées qui y découvrent des problèmes fondamentaux et des voies d'évolution qui n'avaient pas toujours été aperçus jusqu'ici. Il ne pouvait naturellement s'agir ici de résumer, même de façon succincte, le contenu documentaire de ces livres. Les quelques réflexions réunies ci-dessus ne font qu'effleurer un petit nombre des problèmes étudiés par les auteurs. Chacune de ces thèses constitue une base de départ solide pour tous ceux qui doivent travailler dans les régions étudiées ou dans des régions analogues, que ce soit pour y poursuivre la recherche scientifique ou pour appliquer à l'action les connaissances qui y sont rassemblées. Les auteurs eux-mêmes sont sans aucun doute les mieux qualifiés tant pour diriger ou orienter de nouveaux travaux que pour offrir au grand public de bons résumés, d'accès facile, reprenant leurs principales conclusions et servant de guides de lecture pour qui veut aborder leur œuvre originelle.

Au moment où de nombreuses collections de vulgarisation scientifique, à prix modique et à large diffusion, se développent ou voient le jour, est-il déraisonnable de souhaiter que l'une d'elles prenne l'initiative d'organiser la publication systématique de « digest » des grandes thèses, rédigés par leurs auteurs ? Ce serait le moyen de diffuser au sein du grand public intéressé l'essentiel d'un apport fondamental mais trop souvent ignoré. On

pourrait en même temps concevoir un autre type de publication à grand tirage où les auteurs, élargissant quelque peu leur expérience, traiteraient un des grands problèmes géographiques sous-jacents à leur thèse. C'est ce qu'avait réalisé autrefois la collection A. Colin pour un certain nombre de travaux, avec le succès et la qualité que l'on sait. Il suffit de

rappeler, en ce qui concerne la géographie tropicale, le petit livre de Pierre Gourou sur *La Terre et l'homme en Extrême-Orient*, rédigé par lui après l'élaboration de sa thèse sur « Les Paysans du delta tonkinois », petit livre dont la lecture aisée et enrichissante a contribué à ouvrir à la pensée géographique tant d'amateurs et tant de débutants.